

Erwan TANGUY

Ruines

roman

A Joseph N.

A ceux qui savent que c'est eux.

“ La vie ne peut être exprimée en art que par le manque de vie et le recours à la mort. ”

Tadeusz KANTOR

Prologue

Quand il est descendu de l'avion. Tout de suite dans une autre ville. Je la sens cette autre ville. Une autre odeur et de nouvelles sensations. Et pourtant encore à l'aéroport, cette zone encore apatride. Ce no man's land plein d'hommes. Cette ville ou une autre. De toute façon elle est autre que sa ville. Autre que les villes de son pays aussi. Celle-ci est autre, plus grande, écrasante, plus haute. Et pourtant il est encore assez loin d'elle cette ville. Dans le taxi, il s'approche. Et la radio parle la langue de là-bas la ville. Il comme moi avait appris cette langue, une autre langue, mais elle est différente comme cette ville de la sienne. Le taxi s'en approche, elle de plus en plus près comme un monstre. D'abord son regard. Elle ne me quitte pas des yeux. Qu'il pense.

Que bien plus tard les caméras de surveillance.

Le regard de la ville comme le sien sur elle. En lien, en horreur l'un de l'autre. Ils s'attirent. Indétachables l'un de l'autre. Et lui de cette inquiétude depuis le taxi, dès le taxi, puis lorsqu'en dehors du taxi. Le premier pas sur le bitume de la ville. La première respiration aussi. De l'asthme toussif. Inspiration-expiration. Respiration presque attraction-répulsion entre lui et la ville. Au-delà du caprice d'un j'en veux j'en veux plus en boucle. Et elle le regarde et déjà il sent une surveillance gigantesque et floue. Personne encore ne se cache derrière ce regard. La ville pour l'instant mais elle n'est qu'un ensemble de regards introvertis. Sauf quelques uns, un seul suffit même. Et ceux qui vivent là, car la ville est peuplée de gens qui vivent là, ils accentuent la présence du regard, eux qui ne regardent que leur ombre écrasée par la lumière du soleil avec de la honte. Mais que peuvent-ils faire d'autre ces cons. Que puis-je faire d'autre aussi ? Ils se regardent de l'intérieur. Ils marchent.

D'abord l'hôtel. En attendant de trouver un appartement. En cauchemar.

Des cris désordonnés en rafale redessinent les rues de la ville. Ils agressent. En tempête mais quelque chose de plus qu'un simple vent. Le souffle de leur passage frôle la figure des passants. Que donne-t-il aux passants. Une idée noire peut inspirer le plus terrible des crimes. J'étais passant comme eux, là dans une marche absurde et forcée. Il me semble l'être encore. Et ils traversent les corps, ces hordes de cris, jusqu'à la haine du bruit et du silence assourdissant qui suit. Les passants comme les cris semblent hanter cette ville. Une ville qui mélange toute les villes de mes souvenirs, une ville fantôme ? Il m'arrive de poser quelques questions aux autres passants. Jamais de réponse. Ils sont sourds ? Me posent-ils eux aussi des questions auxquelles je reste sourd ? Et la marche forcée en devient plus terrible alors. Y a-t-il pire solitude ? J'écris partout. S'ils pouvaient me lire. Mais leur aspect physique, je le vois vraiment pour la première fois. Les épaules rejointes par devant pour créer un intérieur. Rien à faire. Ils ne liront pas mes questions sur les murs de la ville. Je les vois ses passants, ils se renferment doucement sur eux-mêmes. Ils ne regardent plus ne s'attardent plus sur les cadavres. Des cadavres de passants arrivés à bout de course, que le corps abandonne. Qui entend ce dernier soupir

dans ce vacarme de cris. Eux ne peuvent que se regarder, et ils regardent fixement leur corps jusqu'à l'épuisement. Et moi qui voudrait respirer des yeux le ciel de nuit ou de jour. Voir les étoiles. Impossible quand je sens la douleur qui emprisonne mon cou. Ma tête semble bloquée en direction de mes pieds. Je dois avoir froid car je tremble sans cesse. Je commence à détester ce cauchemar. Je n'arrive même plus à avoir un plan de l'ensemble, comme dans un film. Plus le droit à ma place de spectateur. Mes épaules me font hurler. Je ne peux ni me retourner ni faire demi-tour. Je ne sais plus où je vais. Avant je savais, au tout début, je reconnaissais cette ville, elle était à la fois un ensemble des villes où j'avais vécu mais elle était conforme aux villes de mes rêves. Et là non. Je marche continuellement. Le soir venu mon corps se dirige vers une maison quelconque. Je me déshabille me couche. De puis quand est-ce que je dors de cette façon. Depuis toujours ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. C'était la première fois et déjà une habitude. Le lendemain sans que je puisse l'expliquer des vêtements propres remplacent ceux de la veille. Même mon corps semble lavé. Une douce odeur de fraîcheur. Que j'aimerais resté dans ces draps frais et chauds, recroquevillé sous la lumière du soleil levant. Mais c'est le corps qui automatiquement se lève et reprend sa route. La première fois j'ai tout perdu mes papiers mes ustensiles. J'ai dû agresser une personne pour lui voler ce qu'il me manquait. Comment ai-je pu agresser une personne alors que je ne les vois même plus. Tout l'irrationnel d'un cauchemar. C'est le fou qui me l'a dit. Couteau, argent, cuillère, faux papiers, crayons, quelques feuilles. Je les garde dans mes mains quand la nuit nu dans le lit mes autres affaires remplacés par des propres. Cela ne me sert à rien de les garder. Juste bon à rassurer, plus un plaisir de posséder. Je ne mange plus. Je subis de plus en plus ce mouvement perdu. Je l'ai toujours subi. Cet engouement à s'oublier. Cet envoûtement. Ce n'est pas par suicide que je ne mange plus mais ce n'est pas prévu par le programme. Un programme pour marcheurs amorphes. Parfois j'entends des personnes s'écrouler. Un robot rouillé grinçant qui se brise. Le vent emporte les poussières rapidement. Il faut garder les trottoirs dégagés. Politiquement correct. Tout est en permanence nettoyé. Mon regard reprend le droit sur le cauchemar, plan d'ensemble. Ceux qui ne veulent plus marcher crient avec le vent, courent en criant. Qu'espèrent-ils ? Une répression comme un suicide. Maintenant que tout le monde marche sous l'unique regard au-delà de nos corps, c'est trop tard pour faire bouger les choses. Même la mort semble avoir perdue tout sens. A la fin un regard au-delà de la ville même. Et cela me surveille moi.

Puis rapidement l'appartement pour se débarrasser du cauchemar et de la sueur et de la terreur du réveil. Il a crié alertant tout l'hôtel. Les chambres voisines d'abord. Puis cette voix fluette qui dit derrière la porte "ça va ?". Aucune réponse. Il n'ose pas parler ne sachant plus très bien où il en est. Dans son cauchemar, dans le mien ou dans la réalité. Puis vient un membre du personnel de l'hôtel. Il ouvre la porte et tout l'hôtel entre dans ma chambre. Alors un autre cauchemar. Une fois soulagés il me faut moi se débarrasser d'eux. Qu'il pense. Pour éviter que chaque matin un autre cauchemar commence.

Un petit appartement. Peu décoré. De la lumière. Et de la poussière. Vu le prix du loyer il ne fallait pas s'attendre à un palace. Qu'il pense. Un petit appartement presque le studio comme eux ils disent. En centre ville mais loin de l'anonyme foule, eux. Loin en hauteur et en liberté. Là où le regard de la ville devient les caméras de surveillance.

Toujours cette impression étrange d'être surveillé par un vieux couple. De nuit comme de jour. Pas tout le temps mais jamais quand il faut.

C'était une étrange histoire. Je n'en comprenais pas toutes les directions. Il y avait tout d'abord ce ciel - curieux ciel - maître d'un terrible tonnerre, n'allez pas en vacances dans ce pays même si vous aimez beaucoup les orages. Là-bas l'orage est permanent et personne ne l'aime. Et puis la situation est telle que la majorité des gens qui y vivent n'ont rien pour s'en protéger. La lumière est instable, tout le temps instable. Après elle, vient le bruit sourd, l'orage est quelque part dans les environs, pas vraiment au-dessus mais pas loin quand même. Il n'y a ni jour ni nuit, juste la lumière instable d'une atmosphère électrique. Je n'arrive pas à voir ce qui se cache derrière cet orage. Et puis je ne veux pas vraiment savoir. Je ne sais même pas si ce pays existe. Dans l'histoire il y a une personne un peu stupide qui vit dans une grande ville, étouffante, très polluée. Elle est actrice et joue dans une petite pièce sans intérêt. Elle habite dans la vieille maison de ses défunts parents. Comme un hôtel particulier du dix-neuvième siècle dans un ancien quartier bourgeois. L'orage venait peut-être de la pollution - je ne veux pas le savoir. Le bâtiment - lui - ne supportant plus la pollution, les autorités chargées de la protection du patrimoine décidèrent de le recouvrir de plâtre. D'ailleurs tout le quartier fut recouvert de plâtre. Les dernières personnes fortunées vivant encore dans le quartier fuirent définitivement à l'annonce du plâtre. Le plâtre ça protège les vieux bâtiments mais ça a le désavantage de puer et de rendre les couleurs grises. L'actrice trop sentimentale sans doute, refusa de quitter le quartier où la sécurité n'était plus assurée. Et toujours derrière l'orage qui gronde. Je déteste cette histoire.

Toujours cette impression étrange d'être surveillé par un vieux couple. La télécommande dans la main, changeant de personne à tout bout de champ parce qu'ils craignent l'ennui. Un vieux couple qui meurt à la retraite. La télévision ça remplace l'énergie dépensée par la pensée. Un vieux couple cliché qui m'observe, me hait, en observe d'autres et souhaite un retour d'urgence de cette bonne vieille - comme eux - morale qu'elle soit pétainiste ou gaulliste puisqu'au fond le résultat est le même.

Le Tonnerre n'était à cette époque-là qu'un vague, très vague pressentiment. Des gens en parlaient sans vraiment y croire, je me disais moi-même que ça s'arrêterait avant, bien avant. Bien sûr les événements précédant le Tonnerre étaient terribles. Combien de manifestations pour que les-gens-d'en-haut regardent un peu en bas, mais pas le en bas du palier de leurs riches demeures, ça pouvait être chez le voisin qui lui était en train de mourir dans une ignorance presque inadmissible pour une société dite de multimédia, hélas la communication n'existait que dans un sens.

Elle était actrice. C'était pas son truc mais elle s'y attachait avec une telle hargne que personne n'osait le lui dire. Lorsque le Tonnerre éclata, il me semble qu'elle était enceinte. De qui ? De moi peut-être ? Il est possible qu'elle attendait un gar-

çon, peut-être même qu'elle avait déjà été mère. Un autre garçon ? Elle avait une tête à n'avoir que des fils. Je crois que personne ne saura de qui elle était enceinte, elle la première.

Le Tonnerre finit pourtant par éclater...

Le Tonnerre de la guerre n'était pas loin. Cette nuit-là, nous étions tous enfermés dans un sous-sol lugubre mal éclairé par de vieux néons qui clignotaient comme un langage. Peu d'entre nous osaient sortir durant cette période, surtout la nuit, elle était blanche et froide comme les dents.

A la lumière de cette lampe en pleine dégénérescence s'écoule cette nuit de merde où de l'impression d'être observé par ce couple de sales vieux je passe à la certitude ! Hier matin - je ne m'en souviens qu'à l'instant, ma mémoire ne m'appartenant plus - j'ai découvert une caméra dans la cuisine - par hasard - et plusieurs micros dans tout l'appartement.

Deux enfants sur le parvis d'une cathédrale nouvellement en ruine regardent les restes vestimentaires d'un évêque - il a été tué alors qu'il fuyait ! avais-je crié peu après le drame, pour me défendre contre je-ne-sais-quoi, je n'étais qu'un barbare. Ils essayent chacun leur tour dans un silence solennel les frusques ridicules, imitant tant bien que mal celui qui les avait portées, leurs souvenirs ne sont hélas pas fidèles à la réalité. A quel jeu jouent-ils ? Les ruines transforment ce jeu innocent en une terrible danse macabre; les taches de sang de l'habit, le silence des enfants, ce qui reste du monument religieux, les débris et les cadavres, le Tonnerre lointain et ces cris qui résonnent encore, ce ne peut être un jeu ! Le Tonnerre est très loin, cela fait des années qu'il est loin mais les dégâts sont restés tout comme les cadavres, tout comme les barbares. Ils contrôlent une partie de la ville. Une ville même en ruine a son importance stratégique, ses caves et ses restes d'habitations regorgent de jeunes gens, et il en faut des jeunes gens pour alimenter le Tonnerre.

Le Tonnerre a tout emporté avec lui, la civilisation, les religions et autres croyances, les systèmes politiques,... , tout a été emporté, tout a disparu. Ce qu'il en reste, des vestiges, des ruines, les vêtements d'un évêque. Qu'aurait-il pu représenter aujourd'hui aux yeux des deux enfants, un clown sénile peut-être mais ils ne savent même pas ce que peut être un clown, ils l'auraient sans doute pris pour un drogué ou un alcoolique improvisant sur son délire, sur son ivresse, ne racontant que des histoires, des légendes qui ne veulent plus rien dire.

Pourquoi il s'habillait comme ça l'vieux, avais-je demandé à l'aîné. Ta gueule, rien à foutre de ces draps !

Les deux enfants partirent en courant, sans doute avertis de l'arrivée imminente de barbares à la recherche de main d'oeuvre, le plus jeune emportant avec lui une partie de la robe ecclésiastique qu'il avait peu avant déchirée discrètement. Pourquoi toujours emporter avec soi ces restes du passé, cela sert à quoi ! Toujours se retourner et vivre continuellement avec ses erreurs et celles des autres ! Les deux enfants, même s'ils ne connaissaient pas la signification de ces vêtements, emportaient avec eux toutes les erreurs qu'avait commises bien avant eux l'Eglise. Les barbares ont réussi à anéantir cette Eglise polluée, corrompue, que les siècles

n'avaient pas vraiment consolidée malgré une certaine forme de pouvoir, illusoire. Comme les nobles et les traîtres d'une lointaine révolution française, tous ils ont été exécutés à coup de mitrailles - on tire dans le tas avait ordonné mon chef - certains ont même eu la tête tranchée à coup de machette.

Je les sens zapper de chaîne en chaîne, tout cela pour me suivre, m'espionner, j'en arrive à détester les vieux et leur télévision et leur télécommande et les caméras et l'image. Je ne me regarde même plus dans la glace de ma salle de bain. Avant, j'y restais des heures à me faire des grimaces, ça me faisait rire. Maintenant qu'il y a des caméras partout, je cache mon image. Cacher son image ne sert à rien puisqu'il y a des yeux-espions partout, le vieux couple n'a aucune difficulté à me suivre, il suffit juste de zapper sur la bonne caméra. Comme ils connaissent bien la ville, ils se trompent maintenant de moins en moins, je suis persuadé qu'ils ont deux postes l'un à côté de l'autre pour faire la jonction parfaite, pour adoucir la transition. Je n'ose même plus aller à la pharmacie acheter des préservatifs, rien que d'y penser j'entends déjà leurs rires jaunes, Ah ! Quel voyou ! Quel animal ! Qu'il en crève ! Si jamais il engrosse une de nos petites filles je le tue ! En plus il doit être homosexuel, ce sale dégénéré ! Ils ne sont peut-être pas aussi cruels envers moi, c'est juste un pressentiment. Personne ne semble affecté par ces caméras qui observent tout le monde, tout le temps. Il y a peut-être un couple de vieux par personne, il y a tellement de vieux de toute façon, Ils leur proposent ça pour grossir leur misérable retraite. De quoi se plaignent-ils encore ! Nous, nous n'aurons jamais de retraite, peut-être même jamais de travail officiel. Je déteste les vieux. Mais ça s'est fait très progressivement, d'abord parce qu'ils m'agressent sans cesse, et puis parce qu'ils se plaignent tout le temps, et puis ils sont trop curieux, ils m'espionnent, ils ne sont pas obligés de zapper sur moi si ils ne me supportent pas. Ils sont tous maso...

Les deux enfants avaient fui par crainte du Tonnerre, même si pour eux il n'était qu'une image dessinée par les paroles des quelques vieux qu'ils connaissaient. Ces rescapés du passé avaient presque tous perdu l'usage de leurs yeux. C'est une lumière blanche, pure et douloureuse, qui arrache à jamais les images du présent. Voilà ce que les vieux disaient du Tonnerre. Les barbares eux-mêmes en parlaient comme d'une horreur blanche, aveuglante puis grise et rouge, puante. Ils étaient assez contents finalement de rester dans cette ville en ruine, il n'y avait que quelques résistants mal armés, mal organisés qui rendaient l'occupation de cette ville peu dangereuse. Juste des fous furieux qui portaient tous une haine ou un amour si fort qu'il en devenait plus aveuglant que le Tonnerre.

Enfermé dans un motel, j'ai regardé partout, il n'y a pas de caméra de surveillance, pas de micro. La télévision est allumée, un vulgaire feuilleton, un polar minable, de la caricature. Allongé sur un lit sans odeur, à moins que ce ne soit un mélange d'odeurs donnant finalement une sorte de parfum de tout le monde, sans rien de particulier, à la fois inodore et insupportable. J'éteins la télévision ou plutôt non, je zappe comme mes petits vieux, aucun plaisir. Pour la première fois depuis des mois, je me sens bien - se sentir bien dans un motel miteux, c'est le comble. Je me sens tellement bien que je ne sais vraiment plus quoi faire.

L'actrice a accouché de son deuxième enfant, un garçon, juste avant que tout déraille vraiment. On pourrait dire qu'elle est tombée dans la quatrième dimension, un engrenage assez épouvantable. Je ne sais pas où cela a vraiment commencé mais

très vite l'administration "chargée de la protection et de l'éducation des mineurs" lui a pris ses deux enfants. Un inspecteur avait déclaré qu'elle n'était plus en mesure de s'en occuper, encore moins de leur enseigner les bonnes valeurs, une actrice c'est tout juste bon à se droguer.

Puis elle s'est retrouvée en prison pour avoir insulté un policier. J'avais témoigné en sa faveur mais ils avaient pris cela comme un témoignage du coeur et non de la raison. A sa sortie elle est retournée chez elle, il ne restait plus grand chose de son appartement, certains murs avaient disparu. Elle a erré quelque jours puis a complètement disparu; cette disparition m'a toujours semblé louche surtout lorsqu'on sait que l'un de ses anciens amants était de la police, le père d'un des deux enfants sans doute. Elle serait morte aujourd'hui de toute façon et puis il ne reste rien de son quartier, une ou deux caves habitables tout au plus.

J'ai cru être en sécurité pendant un instant dans ce motel. Plus que la réalité, c'est cette impression de sécurité que j'ai appréciée mais ce ne pouvait être qu'une impression. S'il existe des lieux très surveillés, ce sont sûrement les motels; ils regorgent de mauvais couples, de marginaux, ça pue l'adultère, les maladies sexuellement transmissibles, les putes... Et comme toujours, ce genre de problème ça drogue surtout ces sales vieux, pervers et conservateurs. Je regrette de ne pas m'être masturbé ! Ne gaspille pas ta semence grondait la voix. Les mots s'embrouillent de plus en plus chaque soir, ils m'inventent d'invivables cauchemars, mes espions séniles deviennent une supra-conscience, chargée de chasser mon moi, ils veulent me débrancher. Cette nuit mes rêves m'ont montré une télévision sans image qui m'absorbait simplement parce que je la regardais vide, esclave ou prisonnier parce que je ne pouvais rien faire d'autre.

Mes parents ne pourront jamais me comprendre. Ce ne peut être qu'eux qui manipulent ces vieux cons pour me surveiller. Hélas pour eux, il ne se passe rien. Je pense et ça ils ne peuvent pas encore l'espionner.

Il n'est pas vraiment possible de savoir s'ils étaient frères. Ils n'ont qu'eux comme souvenir; bien sûr il y a quelques personnes en plus mais ils n'ont pas de nom, et ils n'ont pas été là tout le temps. On ne sait rien non plus sur leur mère, elle doit être morte. Même s'ils ont une mère commune pour le père c'est certain que non. Ils ne se ressemblent pas du tout, juste les mêmes mimiques, la même façon de parler avec ces mots si évidents à leurs oreilles mais que personne ne comprend. Ils ne connaissent pas beaucoup d'enfants de leur âge, la plupart ont des parents qui les empêchent de sortir parce que les barbares... Ils ont pris la place des loups, des fantômes, qui sont-ils vraiment ? Les deux enfants eux savent mieux que quiconque qui ils sont les barbares. Les barbares, ils attrapent les jeunes hommes et ils les mettent dans des wagons. Pendant des mois ils se sont demandés ce que c'était des wagons puis, un jour ils ont suivi discrètement les barbares et ils ont vu. Il y en avait plein des wagons et des jeunes hommes aussi. A croire que toute la ville était rassemblée autour des wagons. Et toute la ville est rentrée dans les wagons qui se sont mis à rouler une fois les portes fermées. Jamais ils n'avaient vu autant de monde, jamais ils n'auraient imaginé qu'autant de monde vivait en ville. Depuis ils savent que les barbares ne mangent pas les gens qu'ils attrapent, ils ne savent peut-être pas ce que deviennent tous ces wagons mais leur curiosité ne veut pas aller plus loin. Peut-être que tous ces wagons amènent les jeunes hommes hors de

la ville pour que les barbares puissent les manger tranquillement ? Mais c'est où hors de la ville ? Même en marchant pendant des heures ils n'ont jamais réussi à trouver ces fameuses limites. Parfois ils rêvent de ce qu'il y a au-delà, cela finit en cauchemar parce qu'on a toujours peur de ce qu'on ne connaît pas.

C'est assez égoïste ce désir de photographier tout ce qu'on aime. La lumière s'infiltré entre les ruines. Tous les printemps j'admire ces aurores boréales de la misère et je les trouve merveilleuses, émouvantes. Pourtant ce qui m'émeut le plus c'est de voir des hommes qui n'ont jamais connu la beauté, venir le matin ou le soir admirer seuls ces jeux de lumière sans vraiment comprendre ce plaisir. C'est assez égoïste ce désir de photographier tout ce qu'on aime... même s'il n'y a plus d'appareil photographique. J'ai vite décroché de cette beauté aujourd'hui, je ne sais pas l'humeur, ou cette étrange tension. C'est quand j'ai vu un barbare courir après deux gosses que j'ai compris ce qu'il se passait.

Les deux enfants étaient sur ce qui avait dû être une grande avenue, cette grande avenue ressemblait alors à une gigantesque scène de théâtre, une scène de ruine. A la limite du réel. C'était le lieu privilégié des échanges. Tous les jours avant le coucher du soleil, des gens d'ailleurs venaient apporter l'eau. Dans de grandes citernes. De l'eau non contaminée parce que dans cette ville il n'y avait pas que les ruines et les barbares. Ce n'étaient que les problèmes apparents. Avant le coucher du soleil c'était le moment le plus tranquille. Les ombres étaient basses, les barbares avaient faim. Les deux enfants venaient remplir leurs récipients. Les barbares étaient là. Contre leur volonté. Salauds de supérieurs, maintenant ils nous empêchent de bouffer. Donc plus violents. Le soleil aussi était rouge dans la poussière des ruines. Ils se mirent à courir. Il y a toujours quelqu'un qui tombe quand on fuit. Surtout dans les rêves. Dans les films c'est une image cliché. Le plus jeune des deux enfants aveuglé par sa course, la fatigue, les tempes qui bourdonnaient bruyamment, se prit finalement les pieds dans le morceau de tissu qu'il gardait. L'église ne l'avait pas sauvé. Les barbares l'attrapèrent et le mirent avec d'autres dans les wagons. Au delà des limites.

L'enfant ballotté pleurait de petits cris ponctués par le balancement régulier du train. Il était mal installé, allongé dans un de ces wagons sans classe. Un train-train qui ne berçait personne dans un aménagement rudimentaire. Des espèces de banquettes superposées sur trois niveaux, moins larges qu'un avant-bras, dures comme de la pierre, avec une barre pour que les endormis ne tombent pas. Le balancement des trains. Certains disent que cela endort. Ils se sentent bercé, se recroquevillent, dorment comme des enfants. Les personnes entassées dans les banquettes étaient recroquevillées mais ne dormaient pas. Souffraient doucement. A chaque mouvement du train leur corps comme empalé descendait un peu plus vers la mort. Les plus jeunes pleuraient. L'enfant, privé de son tissu affectif, pleurait, mais il s'en foutait de la douleur. La douleur de la banquette trop dure. La douleur de cette barre qui empêche les jambes de se plier, comme dans le ventre de la mère, impossible. Impossible de les allonger les jambes. Ni large ni long.

"T'es seul ?" ai-je sursauté timidement à l'enfant qui avait échappé aux barbares. Il ne réagit pas à ma question. Il pleurait, s'emmêlant les doigts dans un bout de drap qui avait dû être blanc.

Le vieux monsieur fit comme si de rien n'était. Il avait besoin de parler et puis il avait une dette envers les enfants, un enfant qu'il avait abandonné, c'était une chance de pouvoir se rattraper.

"Je suis seul moi aussi. Tu vois c'est dur au début. Moi aussi j'ai pleuré des larmes. Oh ! pas que des larmes. Tu vois au début j'aimais une femme, très belle et très douce - le passé l'a sans doute embellie - et puis j'avais des enfants, des enfants d'elle bien sûr mais aussi deux que j'avais adoptés. J'étais assez heureux, je dois l'avouer. Et tu vois un jour boum ! tout a été cassé pour en arriver là. Aujourd'hui je n'ai ni femme ni enfant, je ne sais même pas s'ils sont morts, pourtant je les ai cherchés pendant des années. Je vis dans un de mauvais film de science fiction. J'aimais bien ça, les films de science fiction, quand j'étais jeune. Ça me faisait rêver, la tête emplie de clichés. L'héroïsme, quand on est frêle comme moi, ça fait rêver."

L'enfant ne pleurait plus, il ne comprenait pas ce que lui racontait le vieux mais il en avait besoin. Il n'avait jamais rien compris au langage des vieux, d'ailleurs jusqu'ici il ne les aimait pas. Ils ont dans les yeux quelque chose d'ailleurs, un ailleurs qui fait un peu peur, comme si une partie de ce qui était au delà des limites s'y trouvait en reflet.

L'enfant revoyait sans arrêt la chute de son frère, à cause de ce maudit morceau de tissu. Il aurait pu haïr ce tissu, il aurait pu le brûler mais l'image de son frère disparaissait si vite, il ne lui restait plus que ça. Quel visage avait-il déjà ? Le visage du vieux commençait à le remplacer.

Le vieux lui tendait la main. "Viens on va se promener, je vais te raconter la ville, quand elle n'était pas encore ruine." L'enfant hésitait, ses mains s'accrochaient violemment au tissu, il en avait mal aux doigts.

"- Dis le vieux, c'est quoi ton nom ?

- Mon nom... Tu sais les vieux, ils n'ont plus de nom... Tout a disparu avec la catastrophe: le nom des rues, le nom des villes, le nom des peuples, le nom des gens, tout a sauté. Et puis aujourd'hui, ça ne sert à rien d'avoir un nom, on n'écrit plus...

- T'as pas de nom ! Moi c'est grand frère mais y'a que mon petit frère qui le connaît. Les autres, ils disent "sales mioches".

- Un nom ça ne sert à rien. Personne n'a de nom ici, même pas de prénom, de surnom, d'appellation, ça ne sert à rien. T'appelais ton p'tit frère "p'tit frère", il t'appelait "grand frère", c'est plus pratique pour vous, parce que vous êtes jeunes, parce que vous êtes deux, mais nous, qu'on soit vieux ou presque, nous on est seul, pas besoin de nom, je tu il nous vous ils, pas besoin de plus. A la limite... et puis non, pourquoi se faire chier à trouver un nom. Les rares contacts avec les autres c'est le soir, quand les jeunes de ton âge et surtout les pas encore vieux viennent autour de nous pour qu'on leur raconte des histoires auxquelles ils ne croient plus. Rien de plus vrai pourtant. Les lumières, le cinéma... Toi non plus t'y crois pas, je le sais. Vos plus récents comme vos plus anciens souvenirs c'est cette ville en ruine, avec ces ridicules barbares."

L'enfant maintenant s'agrippait d'une main au vieux bavard et de l'autre au déchirant souvenir de son petit frère. Il écoutait le vieux, il l'écoutait tout en se demandant si son frère avait vraiment existé, ou dans quel cauchemar il vivait. C'est si facile de rêver des lumières, d'images projetées sur un drap.

"Tu vois ce large chemin bordé de ruines, long et droit qui s'ouvre sur le fleuve, c'est la plus belle avenue du monde. On y trouve les plus grands magasins, les plus grands hôtels, les restaurants les plus chics, une multitude de cinémas, de troquets, de pubs... une avenue de jouissance. Tout le monde n'a pas les moyens d'y jouir mais même pour les yeux c'est un régal quand on sait ne pas être rongé par la jalousie. Là, ce sont les portes du théâtre. Un petit théâtre. Tout est grand dans cette avenue sauf ce théâtre. Tu sais j'y travaille dans ce théâtre, oh ! pas grand chose mais ça permet de voir tous les spectacles, toute la magie. J'en vois des acteurs, des mauvais qui se prennent pour des apollons, des très bons aussi. Viens, on va visiter ce qu'il en reste... Tu ne veux pas. Mais c'est là que je vis, ma piaule est dans les sous-sols... Juste à côté il y a le pub des artistes. Tout le monde s'y retrouve après les spectacles. On boit, on rit. On écoute les critiques. Et moi je tombe amoureux des femmes qui passent. Des actrices. Je me souviens de l'une d'entre elles. Assez belle. Assez paumée aussi. Je crois qu'elle était mauvaise, pas douée pour ce métier. Dans mes souvenirs elle est assez jeune pour être ta mère, en vérité elle serait plutôt ta grand mère maintenant."

L'enfant s'était endormi en marchant. Il continuait à marcher. Il fallait marcher coûte que coûte. Comme si une pause, ne serait-ce que pour manger, dormir, s'asseoir non impossible, cela ressemblait trop à l'abandon, à la mort. Pourtant il dormait. Le matin, il se réveilla dans les appartements souterrains du vieux, entre les costumes du théâtre, les affiches des pièces, les autographes sur les photographies, les maquillages et les postiches. Il sera toujours temps de demander au vieux ce que c'est qu'une mère et une grand mère.

"- Une mère aujourd'hui ça n'existe plus. Ni pour moi ni pour toi.

- Et les grand mères ?

- Les grand mères, ce ne sont plus que des vieilles qui radotent comme moi. Qui parlent de cette pourriture de ruine comme si elle existait encore, comme si tout existait encore. Parce qu'on voudrait se persuader qu'on n'a pas rêvé notre passé. Avant il y avait les livres pour ça. Le passé était rangé, classé; des pas encore vieux l'avaient appris par des vieux et l'apprenaient à des jeunes de ton âge, mais tu ne sais même pas ce que c'est que l'âge. Tiens tu vois cet objet, c'est un livre. Dedans il y a des taches bien ordonnées qui quand tu les connais et les reconnais te racontent des tas d'histoires fantastiques. Celui-ci est assez compliqué pour toi mais le gros là, il parle d'histoires géniales."

Et le vieux se mit à raconter les livres comme il avait raconté la ville. Le vieux lui racontait un conte chaque soir tout en lui apprenant les rudiments de la lecture. Il se mit rapidement à lire seul s'attaquant à tous les livres que le vieux possédait. Dans la journée, il partait à la recherche d'autres livres, ceux qu'il y avait à l'ancienne bibliothèque. Plus personne ne s'intéressait aux livres, alors il ramassait tout. Et il lisait tout, sans toujours comprendre mais le vieux était là derrière lui, un véritable

dictionnaire qui lui expliquait simplement des concepts souvent abstraits pour l'enfant.

Tout doucement l'enfant oublia son frère dans les livres. Il fit de son frère un personnage lointain, d'une histoire qu'il aurait lu il y a un moment, qu'il aurait oubliée aussi.

Les wagons finirent par s'arrêter, les portes coulissantes s'ouvrirent sur un lieu fermé, au-delà il n'y avait ni ville ni ruine, c'était tout vert. Les barbares n'en avaient rien à foutre de ce qu'il y avait au delà des murs, ils triaient par âge les jeunes hommes qui sortaient des wagons. C'était un camp militaire.

C'est en quittant le motel que je me suis rendu compte que ces petits vieux ils étaient en moi. Ils n'étaient peut-être pas qu'en moi, peut-être existent-ils vraiment, mais ça déraillait surtout dedans. Ça déraillait tellement que je ne pouvais plus m'en passer. A cause de cette histoire, j'ai quand même réussi à gâcher mes études, ce n'est pas grave en soi mais je n'ai plus de fric et pas de boulot. De trouver un autre boulot, ça se fera assez vite, je n'ai plus qu'à le retrouver là où j'ai fuit, le pays, la ville de mon enfance, il y travaille, dans un théâtre. Et si cela ne plaît pas à mes parents qu'ils me déshéritent, qu'ils me traitent de tous les noms, qu'ils me dénoncent... Il n'y a qu'avec lui que je suis capable de travailler et s'il n'a pas le bon sexe aux yeux de mes parents ou des vieux cons qui m'espionnaient ou de cette putain de morale ce n'est pas de ma faute. A partir d'aujourd'hui je travaille avec lui.

Entre 1

Il en faut du temps et des nuits pour que les rêves viennent. Et qu'ils viennent porter quelques mauvaises nouvelles comme un doute, un pressentiment. Une évidence lente à parvenir. A croire que je ne fais que des cauchemars. Et celui-ci dans une fosse commune, que j'y arrive pour le trouver lui parmi ces corps entassés. Lui mais une histoire différente. Moi devant lui mais le moi des rêves, un peu autre. De le retrouver dans ces cadavres comme une partie de ma jeunesse. L'histoire d'un suicide. Le refus d'assister à l'enterrement de cette jeunesse d'il y a longtemps, celle des rêves. De ma jeunesse que je me tue. Et ce cadavre là dans une fosse commune. Qu'ils pourrissent ces cadavres en communion. Son corps allongé et moi devant debout. La déformation de son corps. La colonne vertébrale sans doute brisée. Lui seul pouvait mourir ainsi. Que je pense en rêve et de ce qu'il est différent. Tout de suite le reconnaître d'une esquisse de sourire qui semble redire lui seul pouvait mourir ainsi. Une répétition de la pensée dedans le rêve. En souvenir. Flash-back. Le temps que les images là de nouveau d'un rêve revécu dans un rêve. Celui de l'enterrement. Le revoir digne et calme enterré sa jeunesse. D'abord ces jeux d'enfant. Quelque chose de ridicule à mes yeux. Je regarde de loin d'une fuite ou de mal à l'aise. Enterrer des jouets alors qu'ils sont déjà morts et sous terre depuis longtemps. Puis ses parents, sa famille, ses études, ses livres, ses livres scolaires, ses romans, ses recueils, ses dictionnaires, ses amis, ses amours, moi aussi, chaque objet ou personne d'avant ce moment-là comme le début d'une nouvelle vie. Les personnes en un simple morceau de papier où le nom. Le morceau de papier dans une boîte. Et ce cercueil minuscule sous la terre dans un parc de la ville. Toute une cérémonie. Toute une mise en scène où les participants en noir et triste, même des pleureuses. De nuit dans ce parc après l'escalade d'un mur. Quel rêve ! Lui ma seule jeunesse.

Cette symbolique ridicule autour de la mort. Peut-être ridicule. Même lui mort. Une déchirure aussi dure que le mot avortement. Quel mot ? Comme si j'ai avorté de moi adulte en refusant d'enterrer moi ma jeunesse. Désespérément attaché à elle. Une autre personne sur les bords de la fosse commune. Le concierge. Il m'apporte lui son cadavre, enveloppé dans un linceul pur. Qui lui ? Son visage et celui du concierge mélangés et flous. Le corps mort déposé sur une table d'autopsie surgi de nulle part. Et je lis dans ce corps le refus d'être enterré ailleurs. Un retour de mon propre refus pour que son corps me hante de n'avoir pas voulu l'enterrer avec ma jeunesse comme lui vivant l'avait fait. Maintenant nu sur la table je ne le reconnais plus et le concierge non plus. Qu'aujourd'hui cette image me poursuit. Tous les jours dès que je ferme les yeux. Jusqu'à ce que du rêve à la réalité. Un autre réveil en sueur. Sans crier cette fois. Juste le silence et l'obscurité de mon appartement, puis ceux de la ville qui attend le jour qui profite de la nuit.



"Je fuis cet homme que j'aime, je fuis mon incapacité à aimer un homme."

Mieux valu que son corps n'y soit plus, dans l'espoir d'encore en vie le revoir. Quelle idée ? Après l'explosion entre les ruines de tout, chercher un ami pour tenter le pessimisme. Des cadavres encore chauds au soleil comme abris à mouches, les retourner même si les morts sans visage se ressemblent dans leurs paupières vides.

Même les mouches rares soufflées avec le reste laissant la charogne se dorer parce que plus de charognards. Restent les vers. Un imbécile devant moi persuadé que le journalisme est une cause à défendre filme l'absurde spectacle avec un semblant de caméra. Brûlé sur la moitié gauche de son corps l'autre ne regarde que d'un oeil électronique branché sur personne. Plus besoin de zapper. Encore disparition d'un verbe.

A force les visages retournés finissent par ressembler à celui cherché , je le sens proche, il se dessine en moi précis et accompagné d'un corps mort.

Travailler ensemble pendant des années, plus que des liens entre nous. Des liens étranges. De ces liens une longue séparation, lui la guerre moi le mariage et les enfants, enfin un enfant qui va naître d'ici quelques mois, quelques jours.

Son corps entremêlé dans celui des autres semble m'attendre. Une sacoche dans une main. Je lui baise le front avant de m'enfuir avec la sacoche, égoïste. Mon émotion trop violente depuis le temps que sans le voir j'avais espéré. Qu'espérer d'un champ de bataille !

La sacoche de tissu ou de boue et de sang séchés protégeait des textes. Une correspondance dans le vide comme si le destinataire sans adresse ou sans nom avec les curieux hasards de la vie dans ses mains un jour les textes lus.

Si lentement, je lis ses textes. Ils parlent de lui, de moi et d'autres choses avant moi et après. Ils me parlent, il me parle. Il ne m'avait pas oublié même si aucune nouvelle depuis que l'amour sépare. J'ai mis du temps à savoir où, depuis qu'il était parti aucune adresse, aucun signe pour dire ne serait-ce que où et pourquoi aussi brutalement. A la télévision un jour dans un documentaire sur une guerre qui n'en finissait pas de se rapprocher sans jamais nous atteindre apparut son visage déchiré, toujours les mêmes yeux, il répondait aux questions du journaliste heureux de trouver quelqu'un parlant la même langue, ça facilitait les choses. Pourtant il ne parlait que de boue et d'amour, un soldat pourtant que l'horreur a déconnecté devait penser le journaliste. Était-ce le même que celui rencontré sur le champ de bataille ? A chacun son tour de péter un plomb. Un soldat qui n'avait pas déconnecté parce qu'écrire d'abord pour la vie mais pas la sienne comme si déjà mort. Il me demandait de fuir, ses textes me demandaient de fuir, moi ou un autre mais moi. Moi et ma femme, comment avait-il su que mariés après son départ, elle attend un enfant.

C'est le documentaire qui m'a fait partir et maintenant à peine trouvé il faut fuir parce que la boue si terrible qu'elle dégouline sans frontière. Une boue qui tue au simple toucher, à cause de la pluie déjà boue avant de toucher terre, noire. Mort de ça ou d'autre chose, il s'en fout et il pisse sur tous les cons pour qui la guerre si loin quand si proche si pauvre quand les riches pays y jouent aux billes. A en croire les livres d'histoire, les vacances ressemblent à la guerre froide et aujourd'hui à la troisième, peut-être la quatrième car perdu le fil depuis quelques républiques. République parce que dictature seulement chez les autres, inversement chez les autres.

Il y a longtemps en faculté parce qu'amoureux de la même assis sur le même banc. Très vite aussi plus ou moins les mêmes envies. Quelques ridicules courts-métrages. Puis quelques pièces de théâtre tout en se demandant si on s'aime. Bien loin de l'amitié et perturbé parce qu'au fond pas homosexuel mais plutôt un amour avec une erreur de sexe. Toujours ensemble. Lui écrivait les scénarios, tenait la caméra ou assurait la mise en scène et moi je jouais de par et pour lui, la partie visible de notre système de création, lui à l'écart trop timide. La réalité plus complexe, cela devait être une véritable symbiose.

Mais l'amour blesse, surprend, sépare. Nos relations se sont rapprochées de plus en plus, nous vivions dans le même appartement, dormions dans le même lit. Nous n'étions pas homosexuels pas contre eux mais vraiment attirés par les femmes, nous étions notre propre exception. Et puis incapables d'assumer cette situation, nos relations ont commencé à dégénérer, lui le premier à partir loin, sans rien dire. Seul en errance, complètement perdu je me suis jeté dans les bras de la première femme venue, puis de femme en femme mais c'est lui que je voulais lui en homme ou en femme mais lui. Par lâcheté oui à celle qui voulait m'épouser, l'oubli ou le rejet jusqu'au documentaire.

Engagé dans une petite troupe puis quelques films, la zone banale pour un acteur banal, banal sans lui.

Il écrit.

"Aujourd'hui trop de bombes, je n'entends plus. Trop de bombes, d'obus qui éclatent, d'épées scintillantes qui grincent, de fusils qui crachent. Mes oreilles saignent. Mais dans quelle guerre sommes-nous ? Des odeurs insoutenables sortent des cadavres. Je ne pensais pas que la mort puait à ce point. Je m'enfonce dans la boue, je ne respire plus sans m'en rendre compte parfois. Des images se bloquent sous mes paupières, des hommes inconnus qui tombent sur moi, vide. J'oublie comme eux d'ailleurs qu'un jour enfant j'avais joué à la guerre, même les perdants étaient vainqueurs au moins parce qu'ils ne mourraient jamais. Ici non seulement il n'y a plus cette simple confrontation bien-mal où le bien est toujours le meilleur, mais les hommes meurent vraiment sans comprendre pourquoi, pour qui, le drapeau qu'ils tiennent n'est pas le leur."

Son temps à écrire dans l'amphithéâtre sans jamais de mots pour la personne que tous les deux nous aimions sans le savoir. Hors de son cursus contrairement à moi, peut-être même pas de la faculté, juste là pour elle. Moi tout le temps que j'avais à la suivre. Toujours assis derrière les yeux perdus dans ses cheveux parfois quelques égarements le long de son cou, à frémir quand l'imagination plus bas. Sentir

son parfum, lire discrètement par dessus son épaule ses notes prises à la volée. Un jour il vint à côté de moi pour les mêmes raisons. Toujours à la même place sans rien dire ni faire que profiter d'elle subtilement dans son dos. Un long moment comme ça sans nous apercevoir de notre présence réciproque jusqu'à ce que nos regards croisés. Nous l'oubliâmes alors qu'elle bien plus pour nous qu'un autre homme. Fascination.

Elle pour qui notre discrétion ne pouvait être s'était rendu compte de notre nouveau manège, devint jalouse. C'est elle maintenant au-dessus de nous. Elle aussi qui se satisfait de notre présence.

"C'est un scénario, je l'ai écrit pour vous. Il n'y a qu'un seul acteur et ce sera nous deux. Je serais les yeux, la caméra, vous serez les paroles et le corps..."

Je ne sais plus comment cela s'était vraiment passé mais le lit porta trois corps et c'était elle qui nous y avait poussés. Sexuellement au début deux hommes sur le corps d'une femme. Elle prise de partout hurlait de plaisir ou de douleur suivant nos humeurs. Pour mieux nous montrer que c'était elle le centre toujours dans le même lit le sien, dans le même appartement le sien, toujours à son initiative. Elle comme voile entre nous pour ne jamais nous poser la question de notre attirance. Puis un homme, un autre homme, une femme. Tout doucement. D'abord elle nous pousse à nous caresser pour finir par nous perdre. Un homme et un homme. Elle nous a plaqué comme ça, à l'improviste, parce que sa morale la tracassait, à moins que ce ne soit sa jalousie. Tantôt chez lui tantôt chez moi, elle, même à la fin nous ne la vîmes plus. Un peu déboussolé par son absence sans vraiment s'en rendre compte. Un certain temps avant de réagir, ce fut d'ailleurs un choc assez profond, une séparation d'abord. Ne supportant pas l'idée que mes parents apprennent mon homosexualité que je ne pouvais d'ailleurs revendiquer, paranoïaque je pris le premier avion pour une ville au-delà de la mer. Plusieurs heures dans les airs. Des caméras partout pour que mon image vers mes parents et tous les gens contre ce genre de déviance sexuelle, qu'ils bavent de haine. De motels en appartement, d'appartement en motels dans une paranoïaque solitude.

Une année pour oublier cette maladie et donc retourner épuré dans mon pays, ma ville. Sans aucun mal nous nous sommes retrouvés. Plus jamais de rapport sexuel. La survie par ce qu'il écrit, par ce que je dis tous les jours d'abord dans les rues puis dans de petits théâtres, quelques tentatives humoristiques dans les cafés-théâtres et un tas de publicités débiles. La survie artistique.

"Demain.

Peut-être le dernier demain.

La boue, les bombes, les oreilles qui par douleur saignent, les odeurs, vous, que cherchez-vous ici où il n'y a place que pour le bruit et tout ce qui pue, le jour J bientôt, le dernier demain des crèves obéissants, la boue dévorante, la boue pire que les bombes."

Elle, rencontre dans un parc, assez troublant. Se regarder, se marier. Il me semble que jamais un mot entre nous. Très vite. Peut-être pas le temps non que pressés

mais de ces carences qui n'attendent pas. Souvenir de quelque chose de très romantique. Manquaient les violons et les décors hollywoodiens et aussi ce putain de générique de fin qui lui ne semble jamais venir.

Lui parti, je ne sais où, comme ça, depuis un moment déjà. Plusieurs jeunes femmes pour boucher les trous mais jamais de long terme, elles sentaient qu'il y avait une autre personne. Ma femme dès le parc j'avais oublié le reste. Idéale. Et complètement oublié, que de mauvais trips sentimentaux évités. Stop la pseudo-vie d'artiste. Les bureaux d'État qui proposent des petits boulots à droite à gauche, au noir, la galère, les files d'attente, la paperasserie, les lenteurs administratives, les refus, le manque de qualification, les que-seriez-vous-prêt-à-faire-pour-obtenir-puis-garder-cet-emploi, les emmerdes honnêtes loin de la vie d'artiste parce qu'inutilement gâcher sa vie en faisant le pitre. Une sorte de grand amour à l'opposé de ce que j'avais vécu avant.

Et puis elle voulut un enfant.

Moi je ne savais pas, et alors ? Toute façon vous vous en foutez et moi aussi. C'est elle qui l'a emporté ! Pas de combat, juste un bon discours en face de peu d'arguments. Sans ce reportage encore avec elle aujourd'hui. Comme une claque, d'un seul coup le passé oublié, effacé, là juste devant moi poussiéreux et plein de haine. Il me crache à la gueule et une odeur de pourriture. Parti comme lui avant sans rien dire ;

- Où vas-tu ?

- Chercher des clopes et je reviens ;

tellement con et cliché. Je me suis senti indigné d'elle. Indigné parce qu'elle aimait quelqu'un d'autre que moi, parce qu'elle ne me connaissait pas, parce que mensonge. Un doute sur l'amour pour elle. Brouillard entre elle et lui. Maintenant un téléphone pour l'appeler. Déjà accoucher sans doute, au bord du suicide... non pas du suicide, trop fière. Moins fière quand je dirai "divorce". Pourquoi la quitter, elle aimera peut-être vivre avec moi, vraiment avec moi, pas avec celui qui court après des boulots minables mais celui qui toujours entre théâtre et cinéma, celui qui homosexuel une fois avec un homme mort dans cette putain de guerre. Elle s'en fout de la guerre comme vous, lointaine même si bruyante puisque déjà aux frontières. Elle qui demandera le divorce.

- Allô, c'est moi...

- Pourquoi ?

-...

- C'est fini ? A cause du gosse ?

- Non.

- A cause d'avant, de cette histoire avec un de tes amis ?

- Pardon.

- J'ai fouillé dans tes affaires, et tes parents, ils m'ont raconté...

Un garçon. Tout ce que j'ai pu savoir d'autre avant qu'elle ne raccroche.

Le premier avion pour rentrer. La ville commence à changer. Peur de la guerre, les journalistes jouent à la terreur. Employé dans un petit théâtre, c'est tout ce que j'ai pu obtenir de vieux amis. Tout le monde révolté contre la guerre du genre "plus jamais ça" la fleur au fusil. Des manifestations arrivées trop tard, le rire jaune des anti-guerre "On vous avait prévenus". Une ambiance terrible avec des flics partout persuadés que les "ennemis" vont vouloir aussi jouer à la terreur, ils ne savent pas que la terreur est un monopole de l'Etat. Les journaux très à gauche eux s'emballent "Il n'y pas d'ennemis, il n'y a que des barbares !" titre l'un d'eux. Les barbares n'ont pas besoin de drapeau ni d'excuse ni d'ennemi, ils se rassemblent en groupe et tuent d'abord les autres puis quand il n'y en a plus s'entre-tuent puis dans d'autres pays.

Au théâtre, siège depuis longtemps des révoltés pacifistes, de plus en plus de réunions interminables qui m'empêchent de dormir alors des fois j'y assiste. J'habite dans les sous-sols du théâtre. Une mauvaise respiration mais un loyer inexistant. Du coup de moins en moins dehors mais au courant de tout bien avant les journaux. Comme les grèves estudiantines quand j'étais plus jeune, l'État trop sur lui-même comme l'ultime protection de ce qui n'est que défunt. Encore dire que j'ai des tendances anarchistes, et alors ? Les tensions de plus en plus fortes car aucune réaction de l'État parce que la négociation d'abord les armes ensuite, comme ça depuis dix ans et les victimes toujours civiles. Les négociations pour protéger les militaires ou "barbares", toute façon rien pour les distinguer les uns des autres. Même plus d'uniforme, encore moins de drapeau. Aucune réaction, les gouvernements de tous les pays s'en foutent dans leurs abris blindés et sophistiqués grâce à notre pognon. Qui représentent-ils ? Une caste au pouvoir auto-protégé pour la défense d'eux-mêmes. Le but: être au pouvoir au bon moment ! Tout ça des conneries, je m'emporte. Dans les rues la pagaille, pillage de magasins, les flics tirent sur tout ce qui bouge et ça bouge, les gens dans la rue et puis aussi les attentats, les snipers.

Avec ce climat explosif, la retrouver donc sortir. La réalité dépassait ce que la télévision tous les jours aux informations, et les "barbares" pas là encore. Elle chez ses parents.

- Tu veux le voir, le voilà ! Le pire c'est qu'il te ressemble. Tu l'as retrouvé ton "ami", vous vivez heureux j'espère...

- Il est mort, il y a longtemps, avant qu'il ne naisse.

- Et tu crois que je vais le pleurer peut-être. Si tu m'avais fait confiance... Partir comme tu l'as fait, je me suis imaginé tellement de choses.

- Je suis venu te demander de me suivre...

- Pas question !

- Laisse moi terminer s'il te plaît. Je suis venu te demander de me suivre pour ta protection et celle de l'enfant. J'habite dans les sous-sols d'un petit théâtre sur la grande avenue. C'est un des lieux les mieux protégés en cas d'...

-Non, je suis bien ici dans ce vieil appartement et même si le quartier est un peu dangereux je préfère y élever mon enfant plutôt que de le voir traîner dans ces lieux malsains. Tu y es peut-être à l'abri des barbares mais en attendant tu n'es sûrement pas à l'abri de la police, toi et tes amis anarchistes ou je ne sais quoi !

Elle ne voulait pas me suivre, cela avait le mérite d'être clair. Pour l'enfant tant pis, aucun droit sur lui, et elle déjà morte, mieux pour elle parce que l'avenir ne lui plairait pas, certitude. Ne pas se souvenir de notre vie commune comme ne plus penser à lui ou à l'enfant. Égoïste peut-être mais pas le choix.

Ne plus la voir, de toute façon les possibilités de sortir du théâtre se font rares car la police. Les barbares aussi par espions cherchent à nous éliminer pour que la ville à eux et non à nous. Parfois l'impression paranoïaque d'être l'ennemi. Soupçons de négociations entre l'État et les barbares. Les médias se taisent, la censure efficace plusieurs journalistes grande gueule en prison jusqu'à ce que l'affaire tassée, et puis les journaux clandestins souvent peu crédibles même quand c'est la vérité. Par contre tout le monde parlait de bombe, sans doute la motivation des négociations parce que sinon jamais de négociations avec des barbares, qu'importent la cause et les exigences. Le problème non pas la population civile mais les banques, les propriétés des hommes du gouvernement. Inquiétant en effet. La population apeurée sans grande réaction jusqu'ici à part les quelques manifestations représentant les minorités et les diverses mouvances politiques n'appartenant pas au gouvernement. Jusqu'à la disparition de la capitale d'un pays voisin, une bombe et un trou dans la carte. Des rumeurs comme quoi la bombe lancée par le gouvernement du pays pour ne pas donner leurs richesses aux barbares. Tout le monde dans les rues, les langues des journalistes plus en place, la censure disparue face à la terreur, la vraie. Réactions mais tardives, pour moi c'est trop tard, les barbares plus forts parce qu'ils veulent tout sans condition, avec moyens de pression importants et efficaces. La réponse du gouvernement: une bombe sur une ville barbare très riche, l'erreur fatale. Très vite plus un seul espion barbare, nous sommes dans la zone rouge, dans l'attente puis plus rien. Une simple question de temps, donner quelques espoirs au gouvernement puis frapper.

Je suis allé la voir une dernière fois, la supplier. Le quartier était devenu infréquentable, plus ou moins contrôlé par des hordes de pillards. Comparé à d'autres menaces qui souvent plus dangereuses car mauvais d'être dehors quand boum, des hordes de comiques finalement. Elle avec un homme à son bras, oublié nos années communes la main de l'homme sur son ventre comme maîtrise de ce qui s'y passe. Elle tout comme moi avait changé, réfugiée dans un culte au passé et bonnes valeurs, une fuite mortelle. Moi plutôt dans mes premiers amours, mais c'est une certaine façon de fuir aussi. Du coin de l'oeil m'a ignoré, l'enfant sans visage, aucun souvenir de lui autre que sa mère.

Je me souviens des images de guerre, les fusées en pleine nuit qui d'un feu d'arti-

fice éclairent la ville et tuent, beau spectacle. Maintenant en vrai devant moi toutes les nuits, mal au coeur, en un mois impossible déjà des difficultés à reconnaître certains quartiers, décision de rester enfermé dans mon sous-sol et la musique assez forte pour couvrir le bruit des bombes et l'horreur de ce massacre incontrôlable. Mes amis partis se battre ou dans une autre ville ou même manifester sous les bombes, bref personne à l'abri avec moi, ça sent le renfermé disent-ils, quand ils ne me traitent pas d'égoïste-qui-ne-pense-qu'à-sauver-sa-propre-vie. Les vibrations et les murs qui se fissurent, la musique pas au-dessus de tout, de plus en plus de mal à dormir la nuit, toujours des cris au dehors et pas le cran de remonter à la surface pour aider les autres, trop peur. Alors insomniaque. Aucune utilité de se réfugier dans de la musique le volume à fond en lisant tous les livres entassés. Jusqu'au jour où plus d'électricité. Obligé de sortir, trouver des batteries radioactives, assez fiables depuis quelques années. Et plus dangereuses. Une journée pour en trouver, la dernière fois que je sors, pas une promesse mais une obligation.

En pleine nuit que les murs tremblent terriblement, effroi, la fin du monde.

Le bruit pas si épouvantable, le vent par contre et les vibrations bien plus fortes qu'à l'habitude. Mes étagères, mes bouquins, même mon lit pourtant pas bien haut, tout s'est écroulé. Un désastre rien que dans mon sous-sol. Le compteur de radioactivité de mes batteries comme fou, rien d'anormal pourtant. Du temps à comprendre ce qui s'était passé. Effrayé mes nerfs se calment dans le rangement de mes appartements, heureusement peu de vaisselle donc peu de grande casse. Déjà songé à ce genre de catastrophe: seul au monde, que faire ? Jamais imaginé solitude aussi insupportable. Ne pas oser sortir parce que trop d'images clichés de ce qu'il y a en haut, au-dehors, Hiroshima je souffre de tes images et de tes lamentations, les corps fondus sous la chaleur, l'immense four crématoire, le génocide facile aveugle, les quelques murs ossements de ce que fut la ville, je te vois Hiroshima comme j' imagine ma ville. Toujours les civils qui paient les erreurs des politiques, des militaires, des magouilleurs financiers, toujours. La ville que j'aimais disparue d'un coup de vent, peur aujourd'hui d'être trahi par mes souvenirs déjà flous, oublié les monuments, les ruelles, les écoles, les petites chapelles cachant de petits troquets, pas vraiment matérialiste mais attaché à ce qui fit ma personne, mon enfance à regarder et à courir dans cette ville. La nuit à cogiter ainsi, à se poser milles questions, à pleurer sur une enfance soufflée par une bombe, à vomir parce que malade à cause de la bombe et toujours le compteur radioactif qui hurle, sais-tu si je survivrai ?, mon véritable souhait sur ce sujet inaudible.

Des gens chez moi, un jour ou une nuit parce qu'aucune notion de temps, crainte là qu'ils me voient me tuent, peut-être des barbares, des pilleurs.

"- Et bien, c'est génial ici, il est super cet abri. Il y avait quoi avant ici, tu t'en souviens ?

- Non, j'en sais rien, j'ai encore un peu de mal à me repérer dans les ruines.

- Ici c'est le petit théâtre !", je murmure, ils avaient l'air sympathique.

"- Vous êtes là depuis longtemps ?

- Avant que cela explose, bien avant, je travaille ici depuis... Il fait jour ou il fait nuit en ce moment ?

- Jour, la nuit tout le monde va à la surface pour essayer de trouver de l'eau potable et de la nourriture, le jour c'est trop dangereux, surtout pour les hommes. Vous êtes ici au moins depuis l'explosion, c'est ça ?

- Oui, je n'ose pas sortir.

- Trois mois... Vous aviez des réserves.

- Pour la nourriture oui, l'eau elle vient des robinets, je suppose qu'elle est radioactive.

- Pas forcément.

- Et là-haut c'est comment ?

- Des ruines... sinon même si le niveau de radioactivité est encore élevé, il est assez facile de se procurer des traitements pour ne pas se déglinguer. Un par semaine et ça roule. Tenez, j'en ai quelques uns, à mon avis vous en avez bien besoin."

L'autre qui silence jusque là impatient demande,

"- Il y a beaucoup de pièces comme celle-ci dans ce coin ?

- Une ou deux au-dessous mais je n'y suis jamais allé.

- Par où on y va ?"

Accompagné jusqu'aux escaliers, puis revenu après m'annoncer qu'ils allaient devenir mes voisins.

Quelques arrangements, connexion à mes batteries contre nourriture et traitements toutes les semaines parce que pas demain que mon nez dehors, toujours les mêmes craintes. Heureusement beaucoup de livres à lire ou relire, à apprendre, tout est bon comme excuse pour ne pas remonter, ne pas voir le spectacle d'une ville en ruine.

D'abord la brûlure du soleil, puis l'air frais et parfumé surprenant. Pas ce mélange de plastique brûlé de chair brûlée, non que tout comme avant plus de ruines ni de cadavres, non mais une odeur parfumée là pour oublier le reste, certains endroits certes horribles mais un printemps respirable comme un renouveau. Un côté cliché. Cette sensation vite tombée quand les barbares devant moi. Demandent mes papiers pas en règle, parce que de nouvelles règles, sinon que trop vieux pour eux donc ils ne m'ont pas embarqué. Par contre si entre 10 et 25 ans, pas bon de traîner en ville de jour, les barbares t'embarquent et tu pars quelque part mais personne ne sait où. Quand même beaucoup de survivants, grâce aux traitements, ou des revenants partis à la campagne avant l'explosion. La vie de nouveau mais jamais com-

plètement, jamais comme avant d'abord parce que les barbares et puis aucun intérêt de tout reconstruire, qui veut se souvenir ?, la vie n'a plus de sens. On vit peut-être que pour attendre une espèce de messie ou de Che Guevara, tout dépend des croyances. Tous les jours se ressemblent mais d'une autre façon. Impossible de la retrouver, elle comme notre enfant jamais vu, le quartier où sa maison plus qu'un immense champ de pierre, lieu de l'épicentre donc aucun survivant, peut-être partie avec son amant.

Entre 2

La ville aujourd'hui semble vide de n'avoir jamais eu de population. En être certain. Que ces personnes absentes cela ne dérange pas puisque les murs sont là. Ils sont là raides à celui qui plus haut se fera remarquer donc un peu exister, et ils existent. Où sont ces personnes absentes, dans les ombres des murs, dans les souvenirs des murs. Et les murs sont leurs souvenirs. Les murs cachent les personnes absentes qui se mettent à exister à travers eux. Une existence comme un souvenir au début un peu triste puis plus horribles que l'absence même. Quand de ce silence de ce vent qui chante entre les murs entendre de nouveau les bruits oubliés des pas des personnes absentes, des moteurs de leur véhicule, des vibrations de leur voix, des cris aujourd'hui suspendus des enfants. Tout cela Sprechgesang par le vent conteur de ces légendes. Parce que les murs maintenant parlent de toutes leurs cicatrices et de ce qui les torturent.

Les nombreuses pluies, crachins, giclées, mouillettes, averses, larmes, pissettes, pleureuses, giboulées, grêles, flocons, pellicules, vaches qui pissent, tempêtes, cascades en torrents, toutes les marques humides, douces ou griffantes. Les pluies accompagnées ou non du tonnerre. On se souvient du Tonnerre aussi et de la pluie noire qui suivit.

Quelques rigoles entre les murs que la pluie alimente. Les suivre parce que soif dans l'espoir de voir quelque chose naître et vivre de cette eau. De savoir si elle est bonne. Du plaisir de la sentir fraîche et parfumée des murs et des pierres redessinés après la chute. Du plaisir de goûter la ville. Les pieds nus dans l'eau froide du souvenir qu'on les lave pour entrer. Elle accueille les pieds. Puis courir que l'eau hors des rigoles de nouveau tombe sur les murs et les pierres, les pavés et la terre.

Là l'ombre d'un enfant. Là l'ombre de sa mère qui court le sauver. Il y a tant de photographies d'ombres sur ces murs en attendant le retour des personnes absentes qui les ont oubliées. Là cette ville en ruine où la vie figée.



- *La mère* -

« Je suis la mère.

La mère de cet enfant et d'autres enfants aussi. Eux sont assez pour ne plus avoir moi. Ils travaillent. Certains sont morts, tous ont disparu. Cet enfant, je ne peux ne veux le garder m'en occuper. Voilà. »

Un autel. L'église depuis longtemps détruite mais de bons restes. L'autel presque intact à l'abri miraculeux de la pluie, du vent. A l'abri. Déjà un nouveau-né quand une femme pose le sien de nouveau-né sur l'autel

(... qui tollis peccata mundi...)

et les cris du premier deviennent un chœur avec ceux du second avec juste ces mots:

"Je suis la mère de cet enfant que je ne peux pas garder pour les raisons que vous savez. Dans les mains de Dieu les vôtres plutôt que dans celles des barbares même si la mort attend pas loin."

(... Sicut sagittæ in manu
potentis: ita filii excussorum.)

A Dieu plutôt qu'aux barbares.

Les pas sur les pierres froides d'une architecture en résonance, l'acoustique de nouveau rappelle le bâtiment qui fut et dont il ne reste que quelques nerfs.

Elle court. Je cours vite essoufflée. Arrête de te regarder d'en haut. Comme dans un film. Quelle conne. Je ne veux pas ne dois pas m'attacher à cet enfant. A cause des barbares qui le prendront. A cause de ce détraquement du temps aussi. Tout le monde se souvient encore d'avant, tout le monde. Tout le monde ne semble pas vouloir refaire comme avant. Par peur des barbares, j'en suis certaine. Peut-être.

Il faut voir ces ruines que je ne reconnais en rien la ville. Avoir trop attendu pour changer, aujourd'hui ne plus avoir envie de refaire parce que ce refait de nouveau deviendra vieux, impossible alors de le changer. Par peur du conservatisme. Je sais, j'en ai été longtemps prisonnière. Il me faut abandonner tout ce qui me rattache à. Une nouvelle vie que je quitte cette ville, que je quitte. Cet enfant aussi.

Je me souviens d'avant, oui, je me souviens. Des images très claires, je la vois cette ville que je vénérerais comme une fin en soi. Et j'avais confiance en elle comme en mon passé. Quelle conne.

- *Le fils - Le peut-être frère* -

« Sur un autel. Une église un peu romane mais cela n'a plus d'importance. Tout comme ces inscriptions en latin, ces résonances en latin, plus d'importance. »

Là deux enfants. Un nouveau-né qui ne sait que brailler. L'autre plus vieux mais si peu. Il suce son pouce.

Peut-être pour se faire pardonner Dieu les a sauvés. Peut-être. Comment expliquer sinon? Jamais les barbares, les rapaces de tout genre ne les ont vus, attrapés, mangés. Jusqu'à leurs dix ans personne ne les avait vus. Eux la génération de l'après, sans aucun lien avec avant, aucun parent, aucune image de quelque chose autre que.

Lui, très vite, le plus vieux s'occupa du plus jeune pour qu'il ne braille plus. Très vite aussi le plus jeune participe. Tous les deux comme quelque chose d'idéal et d'essentiel. Eux sans besoin des autres.

Une fois leur monde bien à eux commencent leur voyage. Pas vers les autres, plutôt comme un regard curieux d'enfant qui se pose trop de questions, tellement de questions, qu'à un moment les réponses possibles ailleurs. Jusqu'au moment où plus de réponse, bien après, peu y arrivent. Ils voyagent dans la ville en ruine comme les Grandes Découvertes.

Sans doute un vieux dans sa solitude désuète les a vus le premier, ils avaient autour d'une dizaine d'année porteuse de regard. Déjà ils en avaient beaucoup des réponses, et des questions aussi que personne n'osait plus se poser.

- *La mère* -

« Je ne me souviens plus, par contre, quand cette histoire a commencé, non je ne m'en souviens plus clairement. Trop long aussi de reprendre toute ma vie, là, et sans intérêt, surtout quand on veut l'oublier. Je veux l'oublier. Tout doit disparaître.

Je l'aime encore. Même s'il m'a trahie, il m'a trahie. Traître en partant comme ça. Il y en a eu des questions, des questions floues. Je ne connais pas son passé. Il dit tout le temps je préfère toi et l'A.N.P.E. à ma vie d'avant. Ne plus en être sûre de ce qu'il dit tout le temps. Puisqu'il le dit tout le temps. Un mensonge voilà. Tellement inutile de l'avoir et de savoir, j'ai l'enfant, un bel enfant, un garçon. Ses affaires, mon nez dedans, de la merde. Ses parents aussi ont beaucoup parlé sur ce qu'ils n'aiment pas, sa vie avant moi. J'ai beau me dire, je l'aime encore.

Je le vois pour la dernière fois. Il me supplie pour la dernière fois. Pour moi, pour l'enfant, seuls ceux qui seront à l'abri dans les profondes caves, seuls eux auront une chance de ne pas mourir. Il a raison mais je ne veux pas, j'ai un autre bras fort qui la main sur mon ventre attend un autre enfant. Je ne contrôle plus rien de moi, je ne suis plus moi, je fais des enfants à un moment où il ne faut pas. La ville gronde de partout. J'ai besoin d'un bras fort persuadé d'être plus fort, persuadé des mêmes choses que moi.

Et maintenant, je ne sais pas, plus, perdu. Je me vois courir comme une folle dans ce maudit quartier que j'ai aimé avant, plus aujourd'hui, tellement dangereux. Je me vois courir, un enfant dans le ventre, un autre par la main.

Pourquoi fuir ce bras fort, pourquoi fuir ce confort.

Je la sens terrible cette putain de mort et je m'entends parler comme jamais. Ça n'a jamais autant pué. Cette ville.

Du mal à courir mon petit garçon. »

- Oui, qu'il dit.

- Tu vois là-bas, les escaliers, la bouche de métro, on y va, on descendra toutes les marches, on descendra. Une fois en bas, peut-être qu'on trouvera un nouveau chez nous. Tu auras ta chambre, tu verras.

Je n'y crois pas moi-même. Il n'y croit pas non plus mais il veut y croire. Il y croit. Nous dégringolons les marches, cavalons les couloirs. Il n'y a plus de métro mais il reste ces immenses galeries. Un enfoncement. Une porte. Une petite salle déjà aménagée, à quelqu'un d'autre. Plus personne depuis longtemps, trop de poussière. Un silence qui dérange, comme s'il n'y avait plus personne dans le métro, impossible vu ce qui se passe en haut, les agitations, les barbares, les menaces de bombe, se protéger dans les profondes caves, une chance de survivre même si au-dessous de l'épicentre, que je déteste ce silence de mort. Épuisé il dort tout de suite sur ce qui ressemble à un lit. J'attends le bruit. Les gouttes d'eau de haut en bas dans les galeries, des bruits de pas, les rats, les hommes.

- *Le fils* -

Une image banale d'une belle journée, tranquille, des enfants jouent dehors, les gens sont heureux mais finalement pour moi elle est triste cette journée, triste et déstabilisante, mon grand-père adoptif est mort comme ça, en me laissant vide sans avoir eut le temps de lui donner l'amour que je lui devais. Et cette chanson qu'il écoutait et chantait souvent, "O'SE SHALOM", parce qu'elle portait en elle cette même souffrance, ce même espoir aussi, il disait souvent que cette chanson portait sa vie alors qu'elle n'avait rien en commun avec son histoire ni même sa culture. Il me laisse seul, abandonnant tous ses livres, toutes ces histoires qu'il avait entassées depuis des années dans son appartement glauque, plus ceux que j'ai moi-même rajoutés à sa collection, cela couvre les murs au point qu'ils ont disparu aujourd'hui, l'effondrement de ces livres serait aussi celui des murs. Me voilà propriétaire d'un bien étrange domaine dans lequel on trouve de tout, des livres donc, mais aussi des meubles, des peintures très célèbres d'après ce qu'il m'a souvent dit, et les livres d'art le confirment, et puis tous les costumes de l'ancien théâtre. Cela mélange tous les styles, il n'a jamais cherché à satisfaire uniquement ses envies mais il voulait sauver tout le patrimoine culturel de son monde. Avec lui disparaît son monde, il était le seul à le raconter avec autant de passion, je n'avais aucun mal à imaginer ce monde lorsque je l'écoutais, il me suffisait de fermer les yeux. Aujourd'hui toutes ces rêveries sont mortes, de la poussière à la poussière comme il disait souvent. Ses meubles à moi maintenant, tous ces tiroirs cachant ses textes, ses lettres, ils vont me livrer tous ses secrets, ces tristes meubles en bois vulgairement sculptés et vernis de ce marron brillant et banal qui nous rappelle tous les jours ce qu'est la poussière. C'est sans doute le mot du jour: "poussière". Je pourrais me fabriquer tout une théorie autour de ce mot mais je ne crois pas que ce soit le jour, la solitude ne pousse jamais à l'occupation mais à la solitude, à l'ennui, et il faut que je le sache, je suis seul, définitivement seul. Les femmes ici ne sont plus comme celles des livres, elles se cachent parce qu'elles ont peurs d'être enceinte, parce qu'el-

les ont déjà des difficultés à se nourrir elles seules. Pour en rencontrer une, il faut veiller toute la journée, toute la nuit car elles ne sortent presque jamais et toujours en petite troupe de dix ou de vingt, rarement elles sont accompagnées d'un ou deux hommes, elles n'ont que leur nombre pour se défendre. Je n'ai pas encore essayé d'en approcher, je trouve que ce genre de rapports est dégradant même si ce mot n'a plus vraiment de sens aujourd'hui, dégradant par rapport à qui, à quoi, il n'existe plus de référence. Il y a un nombre incalculable de mots qui ne veulent plus rien dire parce qu'ils font référence à des principes oubliés, comme "morale", aucun sens de dire "morale".

- Le peut-être frère -

Il était impossible de se voir évoluer. Il lui était impossible comme pour les autres de se voir évoluer. Lorsqu'il descendit du train avec les autres enfants ou adolescents, il avait encore une certaine notion du temps parce qu'il conservait ses souvenirs. Il savait qu'il avait un grand frère, il savait qu'il vivait dans une ville et qu'il avait peur des barbares surtout parce que tout le monde s'en méfiait. Ces wagons qui amènent ces êtres humains dans un camp, une image d'horreur universelle, du déjà vu de l'insoutenable et pourtant maintenant personne n'est assez vieux pour s'en souvenir, et les vieux n'ont pas de place ici. Pour leur faire oublier tous ces souvenirs et qu'ils ne deviennent plus que des images rêvées, des fantômes, tout simplement pour faire oublier leur passé en tant que suites d'événements vécus, les barbares utilisent l'ordre. Cette vision très fasciste de l'ordre rend un jour équivalent à un autre, il s'y passe les mêmes choses au même moment, de plus l'enfant est isolé d'abord de l'extérieur pour qu'il ne puisse voir le jour ou la nuit ou le temps qu'il fait, puis des autres enfants avec qui il pourrait avoir des contacts différents chaque jour. Tout était fait pour qu'il n'y ait aucun souvenir précis. Lentement les souvenirs broyés dans une machine absurde ne deviennent que des rêves flous, sombres, presque invraisemblables en comparaison de ce qu'ils vivent en ce moment. D'ailleurs ils n'ont jamais vécu autrement qu'ainsi, il n'a jamais eu de frère, grand ou petit, et la ville en ruine, ce ne sont que des cauchemars en rapport avec votre âge dit le psychiatre tous les jours à la même heure. C'est le brouillard de l'ordre.

Une fois la phase d'isolement terminée, c'est celle de la proximité qui commence. Et il entre en contact avec les autres devenus comme lui adolescents, presque adultes, toujours dans l'ordre. La proximité devient rapidement tout aussi insupportable que la solitude avant. Une méthode très efficace des barbares pour qu'il ne reste que les meilleurs psychologiquement et physiquement car tout au long de ces deux phases leur est imposé un entraînement militaire très difficile, on veut des soldats disent les supérieurs barbares. Des soldats obéissant puisque les barbares détiennent toutes les informations sur l'état de ces jeunes et peuvent les détruire mentalement en quelques phrases.

Après ces deux phases, il n'y a plus que des barbares qui n'attendent qu'une chose: apprenez-nous la guerre.

Il était peut-être des meilleurs mais il était aussi insomniaque. L'insomnie du cauchemar, toujours le même cauchemar d'ailleurs avec cette ville inconnue, en ruine avec cet enfant tout aussi inconnu, et pourtant tout était très familier, très proche, comme si il les avait touchés une fois, il y a longtemps. Ça le rendait assez ténébreux et pour cela peut-être plus fort que les autres car il avait trouvé sa faiblesse,

c'était du moins ce qu'il pensait. Il s'était selon ses propres mots "auto-psychanalysé". Il savait que cela n'était normalement pas possible puisqu'il faut obligatoirement une autre personne pour réussir une entreprise telle que la psychanalyse mais ici personne n'est fiable, surtout pas ceux nommés "psy". Il arrivait clairement à avoir et du recul sur lui même et du recul sur les autres. Tout cela grâce à son insomnie, à ses cauchemars et surtout à sa peur d'être ridicule car effrayé par de simples visions.

- *Le fils* -

Me poser la question de la mère.

Ce n'est pas évident pour moi d'admettre que je suis né d'une femme à une époque qui n'en est pas une où les femmes et les hommes ne vivent plus ensemble parce que plus personne ne vit ensemble, en groupe, parce que cette étrange solitude. Les hommes toujours seuls. Les femmes parfois en groupe pour se protéger mais jamais longtemps. Très vite elles se séparent, très vite elles se fuient pour ne pas se poser la question de confiance, la question de société. Ma mère. Qui? Une de ces femmes. Allant jusqu'à abandonner ses enfants pour être seule. Sans passé.

- *La mère* -

Ils auraient dû mourir, elle et son enfant. Moi et mon enfant. Encore un garçon. Je n'ai que des enfants et que des garçons. Assez curieux. Nous y sommes restés longtemps dans cet enfoncement. Longtemps après le tremblement de terre. Je sais qu'il n'y a jamais eu de tremblement de terre ici. Je le sais. Encore moins envie de sortir.

Longtemps jusqu'à l'accouchement d'un nouveau fils. L'aîné déjà âgé pris soin le premier de remonter quand l'autre se mettait lui à marcher. Pour manger. Pour voir comment s'était aussi. Il est revenu avec des médicaments et de la nourriture les premières fois. Un jour il n'est plus jamais revenu.

Il avait trois ans le plus jeune quand nous sommes sortis. Un déménagement en quelque sorte. J'avais envie que les barbares me l'enlèvent pour m'en débarrasser. J'imaginai son père cramé, fondu par le tremblement. Le tonnerre que les gens disent même s'ils en parlent de moins en moins.

- *Le peut-être frère* -

J'en ai marre de cette mécanique. Je m'en suis rendu compte hier mais c'était latent depuis longtemps, de jour en jour quelque chose germait en moi et j'en ai marre de cette mécanique. Lentement je me suis placé en recul sur ma vie et j'ai vu les autres qui vivent comme moi, je les ai vus marcher en cadence, penser en cadence, manger en cadence. Elle fonctionne bien cette mécanique.

J'ai commencé en rêvant. C'était assez étrange parce qu'au début j'en avais honte. Mes rêves étaient merveilleux. Je me voyais enfant ou vieux enfin dans un autre état qu'aujourd'hui et j'étais libre. J'avais terriblement honte en tant que gradé de cette envie de liberté. Ce n'est pas permis, nous servons un système. Mon devoir me dictait d'aller voir un supérieur pour une confession en bonne et due forme, un ou deux grades en moins, un peu d'isolement de peur que ce ne soit contagieux. Je crois que j'étais trop fier de mon grade.

Ce rêve, ces rêves me perturbent. Il y a toujours cette autre personne que je ne connais pas et pourtant qui ne m'est pas inconnue, qui est même très proche.

- *La mère* -

Mon premier mari, il m'a abandonné, il est revenu en larmes, je l'ai abandonné. Mes flirts d'avant, abandonnés. Le dernier homme abandonné.

Pour la plupart morts aujourd'hui.

Je m'en souviens, tous, leurs visages, quand, où et comment. Je m'en souviens une dernière fois, parce qu'il faut oublier cette vie. Il est facile de devenir une autre avec ce qu'il se passe. J'en profite. Là, cette ville détruite, elle aussi, elle oublie. D'ici que les survivants disparaissent parce que la mémoire, cette ville détruite sera la ville détruite de toujours. Personne ne dira qu'elle est détruite puisqu'il n'y aura plus aucune référence à ce qu'elle a été.

Je veux la même chose pour ma vie.

Le seul regret, de ne pouvoir faire de film, le seul.

- *Le peut-être frère* -

Quand je me suis évadé. La lumière assez faible, nuit même. Elle. J'aurais aimé pouvoir être l'homme de ses rêves mais les miens sont plus forts. Et je m'en vais.

Va t'en loin gamin en uniforme plus pour longtemps. La veste d'abord, arracher tous ces galons, puis la casquette. La jeter.

Suivre la voie ferrée, elle doit bien mener quelque part cette voie. Je la suis. De temps en temps je me cache regardant à l'abri les trains passer. Des trains blindés quand il y a à protéger. Sinon des wagons à bétail. J'ai horreur de ces wagons, de les voir, des frissons.

Mon sac de provision se vide de jour en jour. Il ne reste que le pain rassit.

Et puis des fois j'entends des cris sortir des wagons, des cris de mômes. Alors je ne suis plus les chemins de fer. Le long de vieilles routes goudronnées. Le premier village les habitants déjà terrorisés à l'avance m'ont pris d'abord pour un barbare, puis voyant mon air de chien battu le soulagement de s'être trompé.

"- Un barbare, chuchotent-ils, attention un barbare, cachez les enfants vite, cachez-les.

- T'es sûr que c'est un barbare, regarde ses vêtements, il ne ressemble plus à un barbare, peut-être qu'avant ou en le lavant avec des médailles sur sa veste qu'il faudrait laver aussi, peut-être qu'après quelques transformations mais là ça ressemble à rien, un mendiant, un porteur de peste."

Il m'ont battu et comme je n'avais rien à voler ils m'ont foutu hors du village. La nuit je suis revenu. Juste quelques poules pour la route, une vivante pour les oeufs, les

autres, les deux autres, à chacune leur semaine. Deux semaines de viande et d'oeufs. Puis que des oeufs et encore pas tous les jours.

Un autre village. J'y entre discrètement. Il y a une jeune femme, célibataire ou veuve, seule. Assez jolie. J'entre chez elle, lui fait comprendre les lois de l'hospitalité. L'hospitalité était assez tendue au début. Puis lentement de plus en plus proche. Deux enfants d'elle, un de chaque.

Les autres gens se posaient des tas de questions sur moi et s'habituait à les laisser sans réponse.

Il y avait une grande ville à plusieurs jours de marche d'ici. Elle ne voulait pas partir. Pourquoi ne veux-tu pas partir?

- Que faire en ville, il n'y a plus rien là-bas depuis longtemps. Les parents de mes parents déjà n'y allaient que pour le troc. Maintenant il n'y a que les fous et les désespérés qui y vont.

- Qu'est-ce qu'ils y trouvent ces fous? Est-ce qu'elle est grande? Est-ce qu'elle est totalement détruite? Est-ce...

Est-ce que mes rêves y sont.

- Doucement, doucement, je n'en sais rien puisque personne du village n'y est allé depuis plus de cinquante ans. Ceux qui y vont ne reviennent pas de toute façon. Tous morts.

- Elle est détruite?

- Elle est détruite en grande partie. Il doit rester une dizaine de maison entière et les sous-sols sont pratiquement intacts, enfin intacts c'est une façon de parler. Les gens de la ville y vivent dans les sous-sols. A manger des rats.

- Elle est détruite.

Une ville détruite, quelque chose proche de la ruine, mes rêves aussi aux maisons détruites et aux sous-sols surprenants et habités.

- Là-bas il n'y a plus d'amour. Les enfants sont attrapés par les barbares pour les sacrifices. Personne ne veut plus en faire du coup de peur de s'y attacher et de souffrir de les perdre. Mes parents me l'ont dit.

Mes deux enfants autour de leur mère, la main libre, celle qui ne s'agrippe pas à la robe de leur mère, s'agitant de gauche à droite.

Je reviendrai, en criant très fort, un souvenir pour chacun, promis.

Le plus souvent j'évitais les villages. De peur d'une autre femme, d'autres enfants, d'autres je reviendrai plein de cadeaux. Quelques villages quand même, quelques femmes aussi parce que toujours ce besoin d'avoir des bras autour, un peu de ten-

dresse. Plusieurs années pour faire quelques jours de marche, un tour du monde. J'ai pris mon temps et j'ai appris à vivre, à oublier les barbares et leur vie carré sans débordement et improvisation. J'ai appris à lire et à écrire aussi, jamais je n'ai imaginé découvrir autant de chose avec ce langage inconnu. Le livre, la découverte du siècle, la redécouverte.

- *La mère* -

Elle court, je cours, vite, me vidant à chaque pas d'une charge trop lourde de souvenirs. Je cours, de plus en plus légère. Jamais plus elle ne s'arrêtera. Juste pour dormir, un couteau dans une main, un oeil ouvert l'autre fermé. Jamais plus elle ne s'arrêtera pour un homme. Trop de fois mère, trop d'enfants. Et les barbares apprécieront ma lame froide sur leurs testicules. De quoi manger.

- *Le fils* -

Je mets les mots en doute. Ce qu'ils disent ces mots, que des mensonges, les pires mensonges, ceux qui font des utopies et je ne peux pas vivre avec ces utopies en cauchemar. Les histoires d'amour, les romans, les essais de tout genre : des utopies. J'en crève des utopies à être trop seul. Trop seul à gamberger toutes ces théories d'un autre temps, ces théories qui ne rêvaient que de traverser le temps et qui ont échouées, échouées là dans quelque chose que personne n'avait prévu parce que trop craint, leur putain de guerre à trop vouloir la paix par la force chacun dans son coin. Et lui, pourquoi il est mort ce con de vieux, pour lui cela ressemblait à autre chose qu'à des mensonges, il les sentait, les ressentait, il les avait vécus. Tout cela ne veut rien dire pour moi que la douleur d'en rêver comme un idéal de toute façon inaccessible.

peut-être un silence de quelque chose qui n'aboutit pas, d'une réflexion qui n'a pas lieu d'être parce que la ville en ruine. Il regarde son abri de livres comme un lieu qui étouffe. Les livres l'oppressent.

Toujours seul.

Je mets les mots en doute. Même ceux que je m'entête à dire. Ma parole en doute. Je n'ai ni envie de sortir ni envie de rester là.

nouveau silence de quelqu'un qui s'ennuie. Il éteint la lumière Clic Tâtonne à droite à gauche et sort Une simple envie de s'asseoir sur les décombres d'une rue un peu en retrait des regards et attendre que des femmes passent en chœur chargé d'une haine castratrice ou que des hommes solitaires à la recherche de la raison de leur faim.

Là je vois ce que jamais eux n'ont vu, n'ont écrit, leurs merveilleuses villes, les rues brillantes et riches, moi je n'en vois que des cadavres avec des gens étranges qui y vivent. Comme ils auraient aimé pouvoir décrire cela, comme ils auraient aimé y trouver encore leur place. Au chaud. Ils sont tous morts soufflés par leur égocentrisme. Ca me fait marrer d'être l'un des seuls à pouvoir me foutre de la gueule du passé, de savoir comment ils se sont plantés. Ma vie ne sera peut-être jamais aussi clinquantes que celle que j'aurais pu avoir, mais là je suis heureux quand même, heureux de ce recul et de ce décors et de ces gens. Heureux de mon intelligence qui est sûrement ridicule, renfermée sur elle-même, mais elle ne s'invente pas d'u-

topie assassine.

- *Le chœur* -

chanté, peut-être parce qu'un Chœur sonne mieux par la musique, un peu en décalage avec le lieu mais puisqu'il n'y a que du en décalage.

Il n'y a pas d'acoustique juste une atmosphère.

De cette ville nous en portons les traces jusqu'au plus profond Là où les hommes toujours ils vont Là où ils ne vont plus aujourd'hui Là où nous n'allons plus avec eux Quelque chose de mort Comme dans cette ville où tout a trop changé pour être vraiment encore vivant Nous sommes loin des hommes Eux ils vivent seuls ne parlent plus ne se voient plus ne pensent qu'à ou à rien A rien Ils ne savent plus penser Sauf peut-être celui qui d'un autre a appris Longtemps ensemble pour apprendre A arpenter la ville non pour nous mais pour les livres ces objets inutiles tellement inutilés Pas idiots Fous oui fous Maintenant le vieux est mort Le jeune nous savons sa vie du début jusqu'à aujourd'hui et même un peu plus Nous sommes des yeux dans cette ville depuis le début presque le début Depuis que les hommes différents Et nous l'avons vu nouveau-né abandonné par une femme qui comme nous loin des hommes mais seule violente masculine Lui et un autre enfant encore plus jeune du jour même Nous les avons élevés dans l'ombre Dans leurs ombres Jamais ils ne nous ont vu Ils étaient nos enfants sans les hommes Bientôt ils vont se retrouver Et nous les aimerons comme on aime des hommes Nous les aimerons même si il ne le faut pas Il ne le faut pas Nous sommes trop nombreuses à ne pas s'en souvenir de leur passé Ce sont des histoires des plus vieilles Nous ne sommes plus leurs mères

- *Une des plus vieilles* -

Ils ont vos âges et nous ne voulons plus être mêlées à cette histoire A vous d'en décider à vous de choisir Nous ne serons pas là pour vous raconter la suite

- *Le Chœur* -

A nous de choisir si il y aura une suite Mais sont-ils vraiment aussi différents que les vieilles le disent Et si nous les aimons il n'y aura plus rien à faire Quelque chose d'écrit depuis longtemps parce qu'il faut en finir avec tout ce qui se rattache au passé d'avant que la ville en ruine Il faut en finir Ne plus être tenté par ce qu'il y avait avant Nous ne sommes libres que depuis sans les hommes Et ils sont seuls maintenant Violents désespérés faibles pour ne pas savoir parler ou vivre entre eux parce qu'ils veulent toujours la même chose au même moment et il tue Et nous Comme nous n'allons plus là où ils vont Ils sont violents ils nous obligent Et nous avons des lames tranchantes qui une bonne fois pour toute plus jamais ils n'ont envie de nous obliger à aller là au plus profond Parfois ils meurent Ils gisent par terre en chialant leur innocence quand ils sont intelligents Les autres ils hurlent toute leur vie d'un seul coup avec leur virilité Cet unique truc qui se transmet d'homme à homme Le seul et le pire

- *Le peut-être frère* -

En hauteur sur une colline, le regard oiseau je survole cette putain de reste de ville. Enfin. Je ne savais pas qu'une ville pouvait porter une telle atmosphère. Elle semble vide. D'ici ni bruit ni mouvement, juste une odeur, des couleurs ternes, passées, poussiéreuses. Les livres dessinaient les villes comme immense à perte de vue, si

grande et si haute qu'une fois au milieu il était impossible de s'imaginer qu'à un moment elle finisse. Une immense prison de liberté en quelque sorte.

Je la contemple. Longtemps. Vous connaissez cet espèce de plaisir douloureux qui prend le ventre. J'y suis arrivé. Enfin. Et je ne bouge pas. Combien d'années pour être là. Combien de fois j'ai changé de visages, j'ai vieilli aussi, là les rides, là des cheveux qui ne poussent plus. Comme je meurs lentement d'y arriver à cette ville. Et maintenant que j'y suis je la contemple.

D'abord la route. Elle n'est plus celle que j'ai parcourue. Elle semble avoir fondu, des voitures, des chaussures, plein d'objets, de pierres, tout cela prisonnier de sa robe. Elle a fondu, absorbé, réduit et maintenant elle craque parce que sa robe a des courbes fragiles.

J'y retrouve mes souvenirs. Même dans les ruines les villes ne se ressemblent pas. Mes errances m'ont poussé à cette ville et mes souvenirs s'y retrouvent là sur cette route, à l'approche de ces maisons.

Il y a une petite place. Seuls les murs qui l'entourent, qui la font place tiennent encore rien que des murs. Je me cache dans ces murs pour observer. Une envie de solitude extrême. Créer sa bulle. J'ai envie de chier. Des petits bruits me sortent de. Un groupe de femme traverse la petite place, lentement. Elles chantent peut-être, un peu l'idée que je me faisais d'un Choeur dans une tragédie grecque, pour le peu que j'en ai lu.

Elles me voient. Elles s'arrêtent. Figées. Je leur demande de me raconter l'histoire. Elles sursautent. Vous ne racontez pas d'histoire ?

- Le choeur -

La mère qui oublie tous ses enfants dont elle n'est pas toujours la mère Elle qui portait la terrible parole Elle qui faisait et qui vivait de morale Elle qui n'a que des fils Une fille peut-être Que cherches-tu toi fils de rien aux habits de barbares mais à la parole douce de celui qui connaît les histoires des livres Pourquoi t'adresses-tu à nous qui sommes pareille à cette mère plus lâche juste un peu plus lâche Nous n'aimons pas les hommes et les traces qu'ils nous laissent Va-t'en avant que nous n'arrachions ce à quoi tu devrais tenir

- Le peut-être frère -

Leur chant est glacial. Je l'entends encore et je m'éloigne le plus vite possible. Je m'éloigne. Je me suis peut-être trompé de monde. Va donc retrouver tes femmes, tes enfants. Il n'y a rien pour moi ici, rien, ils sont tous fous ceux qui vivent dans cette ville. Et je ne sais même pas ce que je recherche. Je croyais que c'était la ville et maintenant que j'y suis, rien. Quelque chose d'autre, une femme, ma mère peut-être. Un frère, une soeur. Je ne comprends rien au discours de ce Choeur. Elles ont toutes les marques du viol. Les barbares nous disaient toujours qu'on était leurs fils, des bâtards qu'il fallait domestiquer. Nos mères indignes nous ont abandonnés.

- Le fils -

Qu'est-ce que vous faites ici, pas de la ville, vous ressemblez à une sorte de barbare dégradé et dégradant, qu'est-ce que vous faites ici, vous êtes trop amoureux

pour vivre ici, vous êtes nouveau, les femmes ici elles ne voudront que votre mort.

- *Le peut-être frère* -

Et vous, vous n'avez pas l'air plus fou que moi, tout aussi dégradé, et vous êtes ici. Je viens ici parce que j'y étais il y a longtemps, dans cette ville, dans cette rue peut-être, avec quelqu'un que je ne connais plus. Je ne me souviens de rien.

- *Le frère* -

C'est l'histoire de tout le monde, tout le monde a quelqu'un à chercher, sa mère, les enfants de sa mère. Je suis fou par contre, et toi aussi tu es fou, fou d'avoir abandonné tes habits, moi c'est de rester ici ma folie. Je ne peux pas partir, trop de livres, de cadavres dans ces ruines, inscrivant ces instants que je ne voudrais pas oublier.

- *Le fils - Le peut-être frère* -

Ils sont morts ensemble. Comment sont-ils morts ?

- *Le chœur* -

Ils étaient là tous les deux s'embrassant Leur bonheur il était terrible Leur bonheur C'est la jalousie qui les a tués Pas la jalousie de leur bonheur La jalousie de les vouloir pour soi de les vouloir L'envie d'enfanter d'eux Tous les deux C'est la jalousie qui les a tués Le côté négatif de notre nombre Ils sont morts ensemble là-bas sur cette petite place Ensembles Retrouvés Ils se sont vidés de leur sang après qu'on les ait violés

C'est une histoire de viol Maintenant tout finira dans le viol

- *La mère* -

Ils étaient nombreux, ces barbares. Il y en a dans toutes les villes maintenant. Ils me courent après. Deux ne courent plus jamais, les jambes ouvertes sur une plaie hurlante, des morceaux de chair arrachée.

“ Le premier qui me touche je lui coupe la bite et tout ce qui va avec ” j'ai crié.

Les autres sont venus en entendant les cris et maintenant je cours pour leur échapper.

Je suis à découvert.

Ils courent, ils me tirent dessus. Je cours, les balles sifflent près de moi.

Je tombe, il faut bien finir un jour, une de mes jambes ne répond plus. Puis la douleur et le sang.

Il me viole un par un. Je ne sens plus rien. Même pas la balle dans la tête. Je ne vais même pas la sentir.

“ Allez, tire, imbécile, une autre te coupera les couilles tu verras, une autre. ”

IV - Epilogue

- *La mère* -

J'ai repris connaissance. J'ai pensé " chouette le paradis existe, je me sens revivre ". Je me sentais véritablement revivre. D'abord le corps, les membres qui bougent, que je fais bougé, les doigts. Puis les sons, des rires gras, lourds. Là j'ai commencé à avoir peur. " Et si c'était l'enfer ". Quelle idiote ! Puis j'ai ouvert les yeux.

Devant moi les mêmes visages qu'avant ma mort. Ca ne pouvait être le paradis. Tous des gueules de bois. Ils ne m'avaient pas tuée ces salauds, ils m'ont gardée pour me sauter toutes les nuits. Je les vois leur verge folle. Je me suis vue brusquement, un flash. J'étais nue, attachée à une table de torture ou d'accouchement. Vu mon âge de toute façon il ne pouvait pas y avoir de doute.

Je ne quitte ce lieu, je veux dire qu'ils ne me détachent de cette table, que pour mes besoins naturels. Manger, boire, chier, pisser et me laver. Ils me font faire un peu de sport, tous les matins, pour que mon corps se maintienne en vie tant qu'ils en auraient envie. Histoire de ne pas violer un légume, même si je ne crie pas, même si je ne peut pas me débattre, ils aiment sentir quelque part en moi un peu de résistance, ce " j'ai les moyens de vous échapper, de vous résister ".

J'avais fuit pour me fixer nulle part, ne m'attacher à rien, surtout pas aux hommes. Et je me retrouve dans la pire des situations d'attachement possibles. Il vaut mieux qu'il n'y ait rien de sentimental. Le pire, ce n'est pourtant pas d'être leur joujou, je n'y fait même plus attention, mais tout ce temps perdu à ne même pas pouvoir se ronger les ongles, à ne pas pouvoir mourir. J'avais fuit pour ne plus penser au passé et je n'ai que lui comme occupation. Une idiote ou plutôt un objet idiot attaché à une table pour le plaisir de ces putains de barbares qui avaient déjà tout détruit. Et je malaxe ce passé jusqu'à overdose. Tiens encore un mot que je n'aurais jamais prononcé ni même pensé avant les barbares. Je ne sais même pas ce que j'aurais pu dire avant, j'aurais chialé comme une enfant trop gâtée. Quelle conne, quelle naïve, ça ne pouvait pas être moi.

Un jour comme les autres, les uns après les autres en elle leur semence. Neuf mois, un peu plus en fait. Une fille. Un père, vingt prétendants barbares qui ne prétendent rein d'ailleurs. La mère une balle dans la tête, qu'elle s'évanouit ou non comme il y a l'autre fois. Une sorcière d'après eux. Si vieille et encore capable d'enfanter, une sorcière.

Je suis morte à la première balle.

Pour la première fois " je " avec certitude de ne pas voir " elle ", celle que je me vois de haut. Et pourtant je suis morte. A la première balle quand les barbares m'ont une fois violée. Et pourtant je suis morte et je vois mon corps inerte entre leurs mains qui arrive encore à enfanter contre nature.

Je ne voudrais pas que si un jour on raconte mon histoire, je ne voudrais pas entendre ces “ oh la malheureuse ”, non.

J'ai choisi ma vie. En quelque sorte. Et j'ai été heureuse. Avec mon amour. Comme je l'ai aimé même si je l'ai tué parce que moi, une femme qui se mentait à ce moment-là. Qui se mentait comme mes parents m'ont menti avec leurs principes, ceux qui nous font avoir peur des rouges alors que ceux-ci ne représentent plus rien. Des communistes, ils disent et Staline. Et puis cette peur des communistes cache, porte et ouvre les portes à des gens aux regards brun du fascisme. Eux non, ils ne nous font pas peur. Parce qu'ils votent contre le communisme, parce qu'ils posent des questions, celles qui hantent notre environnement en crise. Les bonnes questions ? Eux au moins ils proposent des solutions, des réponses. Des mauvaises réponses et je ne m'en rendais même pas compte. Que le communisme n'existe pas, que le fascisme bien au contraire, et que Staline.

D'être mère encore, même si je suis morte. Je suis heureuse de cela aussi. D'avoir semé selon les mots de l'autre.

Que ceux qui racontent, disent si un jour ils disent - de nouveau - que j'ai été heureuse et malheureuse, pas plus pas moins que la moyenne et qu'entre la première balle et la deuxième j'étais déjà morte même si cet intervalle a duré. Je n'ai plus de notion du temps. Et ces viols je ne les sentais plus. Je ne les voyais que d'en haut, hors de mon corps.

Je ne suis pas la seule à avoir une vie comme tout le monde mais qui ne meurt pas comme tout le monde. Pouvais-je vraiment mourir comme tout le monde.

Que personne ne s'apitoie sur ma vie, ma fin, j'y tiens, j'en suis heureuse moi. Je m'adresse à ces gens que je ne connais pas.

“ Maintenant, faites passer le générique, maintenant jusqu'au mot fin, après, tous les noms des personnages, fondu enchaîné sur le vide quand les lumières s'allument. Maintenant faites défiler. ”

- *La fille* -

Je suis la jeune fille que je ne connais ni ma mère ni mon père. Je porte toutes les haines d'avant, celles qui m'ont fait naître.

Et si je suis nue avec ce couteau dans la main, ce couteau de sang.

Je suis celle qui naît et porte sur les épaules quelque chose d'au-delà de moi. Mon histoire je ne peux pas la comprendre, je ne peux pas la connaître. Ni qui mon père parmi tous ceux qui ne veulent pas l'être, ni qui ma mère ce cadavre de femme entre les cadavres de femmes. Que ceux qui ne sont pas mes pères violents celles qui ne sont pas mes mères. Et ne me violent pas moi sans reconnaître de qui. Il y a des choses qui ne se font pas, d'autres qui ne se disent pas. Comme tout ce qui me concerne.

Ce couteau de sang, le geste qui fut le mien avec ce couteau. Là non plus je ne comprends pas. Comment ce sang sur ce couteau, d'où ce sang, de qui. Je ne sais

pas d'où vient ce geste ni qui me l'a transmis. Et si les femmes naissent un couteau à la main. Déjà rouge du cordon coupé.

Les lames des femmes sans cesse à couper ce qui les rattachent à leur passé et à leur traces. Et je suis là, nue, avec ce couteau comme la dernière femme à être née, comme la dernière à naître. Les hommes qui disparaissent à ne plus vouloir vivre ensemble. Et les femmes aussi à trop haïr les hommes.